

chose pour ces fragments sur Auschwitz éparés dans
ses textes, écriture de cendres, écriture du désastre
qui évite le piège d'une complaisance avec le savoir
spéculatif, avec ce qui en lui relève du pouvoir, et
est donc complice des tortionnaires d'Auschwitz.

Textes qui nous apprennent (sans que cela fasse
l'objet d'un enseignement) à nous souvenir de ce qui
désormais doit faire le fond de notre mémoire à
tous jours ou vides ou non-vides, si cette
cassure insistée de l'espèce humaine en deux parts,
après Auschwitz, encore. **I** Une sens. Cassure voulue
par les antédiluviens et les nazis pour qui le juif signifie
la répulsion, l'Autre dans toute son horreur.
L'homme objet qui doit être maintenu à distance,
exposé, exclu, exterminé. Ce que les nazis n'ont pu

« Si, depuis Auschwitz, l'impératif catégorique est
devenu celui que, à la manière de Kant, mais en lui
faisant perdre sa généralité abstraite et idéale, Adorno
a formulé : « penser et agir en sorte qu'Auschwitz
ne se répète pas, que rien de semblable n'arrive ¹ » ;
si avec Auschwitz un absolu a été atteint face auquel
se jugent les autres droits et les autres devoirs ²; si
Auschwitz n'est ni un concept ni un pur mot mais
un nom hors nomination (ou dans le langage de
Lyotard ³ un nom qui désigne ce qui n'a pas de nom
dans la spéculation, le nom de l'anonyme, le nom
de ce qui reste sans résultat et sans bénéfice pour le
spéculatif) s'impose à moi, intellectuelle juive qui ai
survécu à l'holocauste, de rendre hommage à Blan-

chot pour ces fragments sur Auschwitz épars dans ses textes, écriture de cendres, écriture du désastre qui évite le piège d'une complicité avec le savoir spéculatif, avec ce qui en lui relève du pouvoir, et est donc complice des tortionnaires d'Auschwitz.

Textes qui nous apprennent (sans que cela fasse l'objet d'un enseignement) à nous souvenir de ce qui désormais doit faire le fond de notre mémoire, à tous, jeunes ou vieux, juifs ou non-juifs, si cette cassure insensée de l'espèce humaine en deux peut, après Auschwitz, encore faire sens. Cassure voulue par les antisémites et les nazis pour qui le juif signifie la répulsion, l'Autre dans toute son horreur⁴, l'homme abject qui doit être maintenu à distance, expulsé, exilé, exterminé. Ce que les nazis n'ont pu supporter, ce qu'ils ont voulu soumettre à la toute-puissance de la mort, c'est ce dont nulle forme de puissance ne peut venir à bout, parce qu'elle ne la rencontre pas, elle qui ne se mesure pas en termes de pouvoir : la distance infinie qui ne cesse de réaffirmer le rapport avec l'infini, ce dont le juif, selon Blanchot⁵ (même s'il n'est pas que cela), serait la figure emblématique, lui qui a su toujours préserver dans son histoire, l'exigence de l'étrangeté, de l'exil, du dehors.

la-dans. Comment parler de ces décrets pour ceux
avec possibilité de parler de la catastrophe, sans
absolu, qui nous ramène avec l'absence de l'histoire
- l'absence de l'histoire, l'absence de l'histoire -
- l'absence de l'histoire, l'absence de l'histoire -
souverain, ne s'agit pas de traiter la situation, le
aporté, l'impuissance absolue et la détresse même,
ne s'agit pas de parler dans la clarté et le bonheur du
jour. Et comment ne pas en parler, alors que le voir
de tous ceux qui sont revenus - et il n'est pas revenu
- a été de raconter, raconter sans fin, comme si seul
un « entrecroisement infini » pouvait être à la mesure du
déjà-mort infini.

Mon père : Berck Korman, né le 10 octobre 1900
à Sobin (Pologne), conduit à Drancy le 16 juillet
1942.

Depuis Auschwitz, tous les hommes, juifs (et), non-juifs meurent autrement : ne meurent pas vraiment, survivent à la mort, parce que ce qui a eu lieu – là-bas – sans avoir lieu, la mort à Auschwitz, a été pire que la mort⁶ : « L'humanité a eu à mourir dans son ensemble par l'épreuve qu'elle a subie en quelques-uns (ceux qui, incarnant la vie même, presque la totalité d'un peuple promis à une présence perpétuelle). Cette mort dure encore. D'où l'obligation de ne jamais mourir seulement une fois sans que la répétition puisse nous rendre habituelle sa fin toujours capitale⁷. »

Parce qu'il était juif, mon père est mort à Auschwitz : comment ne pas le dire? Et comment

le dire? Comment parler de ce devant quoi cesse toute possibilité de parler? De cet événement, mon absolu, qui communique avec l'absolu de l'histoire – intéressant seulement à ce titre? Parler – il le faut – *sans pouvoir* : sans que le langage trop puissant, souverain, ne vienne maîtriser la situation la plus aporétique, l'impouvoir absolu et la détresse même, ne vienne l'enfermer dans la clarté et le bonheur du jour? Et comment ne pas en parler, alors que le vœu de tous ceux qui sont revenus – et il n'est pas revenu – a été de raconter, raconter sans fin, comme si seul un « entretien infini » pouvait être à la mesure du dénuement infini?

Mon père : Berek Kofman, né le 10 octobre 1900 à Sobin (Pologne), conduit à Drancy le 16 juillet 1942. A fait partie du convoi n° 12, en date du 29 juillet 1942, convoi constitué de 1 000 déportés, 270 hommes et 730 femmes (entre 36 et 54 ans) : 270 hommes immatriculés de 54 153 à 54 422, 514 femmes sélectionnées pour le travail immatriculées de 13 320 à 13 833, 216 autres femmes ayant été immédiatement gazées. C'est écrit, là, dans le mémorial de Serge Klarsfeld : avec ses colonnes de noms interminables, son absence de pathos, son dépouillement, la « neutralité » de ses informations, ce mémorial sublime vous coupe le souffle. Sa voix « neutre » vous interpelle obliquement; dans sa pudeur extrême, elle est la voix même du malheur, de cet événement où a sombré toute possibilité et

qui a fait subir à toute l'humanité « une atteinte décisive qui ne laisse plus rien intact ⁸ ». Cette voix laisse sans voix, vous fait douter de votre bon sens et de tout sens, vous fait suffoquer en silence. « Le silence comme un cri sans mots; muet pourtant criant sans fin ⁹. »